

A toi Jo, mon ami.

Jamais, Jo mon ami, je ne pourrai oublier ce 14 octobre où, angoissée, Françoise ta chère épouse m'a appelé au téléphone pour me dire que son «Gabon» était perdu.

Le lendemain 15, je me rendais à ton chevet et je t'ai vu sur ton lit de souffrance à l'hôpital. Nous t'avons fait croire que je passais par là, par hasard, et tu y as cru à ce hasard ou peut-être as-tu fait semblant d'y croire. Qu'importe tu étais heureux de me voir et c'était l'essentiel, car à travers moi, c'était tous tes camarades de déportation qui te rendaient visite.

Malgré les difficultés que tu éprouvais pour t'exprimer, tu me demandais sans cesse des nouvelles des uns et des autres. Untel, et untel.. et encore celui-ci ou celui-là. Tu m'as dit lorsque je t'ai quitté : « Je t'en prie Pierre, fais l'impossible pour que les jeunes prennent votre relève au sein de notre amicale. »

Si ton état de santé, mon cher Jo, avait pu te permettre de venir à Troyes, à notre réunion- congrès de cette année, tu aurais pu voir que ton souhait était déjà en partie exaucé. Ce sont nos jeunes qui avaient pris les choses en main, et d'une façon merveilleuse. Tous tes copains,

tous tes amis, tous tes frères de misère, du moins tous ceux qui pouvaient se déplacer, étaient, grâce à eux, rassemblés autour d'une même pensée : celle des absents et dans la même joie : celle de leur étroite union.

Oui, les absents..., ceux que tu as bien connus là-bas à Buchenwald et à Stassfurt, lieux maudits qui nous ont marqués à tout jamais. Ceux qui sont morts dans les souffrances les plus innommables, les battus et les abattus, les torturés et les morts de faim, les morts d'épuisement et les enterrés vivants, et tous les fusillés anonymes, nos malheureux camarades, tous ceux auxquels tu pensais sans cesse et pour qui tu priais, car tu avais la foi soudée au corps.

Aujourd'hui, tu les as rejoints. Et là, mon cher Jo, je pense à l'un d'entre eux, auquel je tiens à t'associer dans la mort, comme tu l'étais dans la vie, là-bas à Stassfurt. Il était ton ami, et un ami dans ces lieux infâmes était quelque chose de précieux, parce-que peut-être rare; je veux parler d'André RESPAUD.

Quelle formidable paire vous formiez tous les deux. Deux chrétiens, deux frères, costauds dans leur foi, unis par elle et dans elle. Lorsque l'un doutait, l'autre était là pour le soutenir et lui

faire retrouver l'espérance. C'était merveilleux de vous voir et de vous entendre, dans cette grisaille journalière qui était notre univers concentrationnaire. Oui, je sais, ton ami est quand même mort dans ces mines de sel dans lesquelles nous crevions tous, un peu chaque jour, mais grâce à toi, il est mort dans la paix et dans la dignité.

Je le revois, aujourd'hui encore, lorsque nous, ses compagnons les plus proches, nous sommes recueillis au pied de son grabat où nous lui avons adressé une courte et furtive prière. Son visage reflétait la sérénité la plus totale... ce qui a fait dire à l'un d'entre nous : «Au moins, lui, n'est pas mort comme un chien. » Ce qui, dans notre condition de l'époque, était l'exception. Cette dignité inhabituelle était, beaucoup, ton œuvre mon cher Jo.

Et puis Jo, permets-moi de te rappeler ce 20 avril 1945.

Malgré tes faibles forces, car tu étais épuisé, avec Camille tu m'as aidé à arracher des griffes des SS notre pauvre camarade André DECHAUME. Il n'a eu qu'un sursis de vingt-quatre heures, certes, mais ça, nous ne pouvions le savoir car nous vivions au jour le jour et chaque minute de vie était une minute d'espoir.

Voici un extrait de la lettre que j'ai écrite à ses parents, à notre retour en juillet 1945, et dans laquelle je faisais allusion à ton courage et à ta générosité. Je cite :

«A la fin d'une étape, André tomba d'épuisement. Il restait un kilomètre à parcourir en montée. Avec deux camarades, dont Jo SENTENAC, nous le portâmes jusqu'au but. Ce fut un véritable calvaire car nous étions poussés par les SS à coup de canon de fusil dans les reins. Nous pleurions de rage, tous trois, de ne pouvoir aller plus vite. » (Fin de citation)

Pour une meilleure compréhension de ces lignes, sachez que nous ne pesions les uns et les autres pas plus de 40 kilos... et aucun de nous n'avait 20 ans.

Pardonnez-moi Françoise, et vous ses enfants, de rappeler ces tristes souvenirs. Je voulais simplement dire à tous ceux qui l'ont côtoyé et aimé durant sa vie, ce qu'avait été JO, votre «Gabon» comme vous l'appeliez si affectueusement, si amoureuxment, oui ce qu'il avait été pendant sa déportation, et ce, à travers simplement un ou deux exemples, car il y en aurait bien d'autres.

« **Un grand chrétien qui mettait sa foi au service des autres.** »

Nous sommes encore quelques-uns ici, à avoir eu le privilège de l'apprécier dans ces circonstances, ces circonstances terribles dans lesquelles les hommes de qualité se révèlent toujours. Jo était un de ceux-là; je me devais de le dire, et de lui rendre hommage.

Adieu Jo, nous t'embrassons, nous tes camarades de misère, nous les bagnards du nazisme. Sois en certain, promesse t'en a été faite, nous ferons l'impossible pour que notre amitié perdure au-delà de nos propres vies, pour que l'horreur, celle que nous avons connue et toutes celles qui surgissent encore ici et là, disparaissent à tout jamais de la terre. Je t'embrasse une dernière fois, Jo mon ami, mon frère.

Pierre BUR. (1996)